

—Oui, maître. Ne sachant que penser, je me suis rendu auprès du comte de Bernas...

—Ne prononcez pas ce nom ! dit maître Eudes.

—On ne peut nous entendre, maître ; et vous n'ignorez pas que je sais tout ! répondit Caméleon.

—Tu en sais trop, même, pensa le vieillard. Après ? reprit-il à haute voix.

—Reynold s'est élançé sur la route en m'ordonnant d'aller faire part de l'événement à Mercurius ; mais celui-ci était absent.

Le baronne m'a affirmé qu'il était parti quelques heures auparavant sans lui confier le but de sa sortie.

Alors je me suis élançé à mon tour avec Bernard à la suite de Reynold. Nous l'avons rejoint sur les falaises.

Là, en dépit de l'obscurité et de la tempête, nous nous sommes livrés aux plus minutieuses recherches. Oh ! nous n'avons pas été long à trouver la piste. A un lieu au plus de Fécamp, près d'un bouquet de bois, nous avons remarqué sur la terre détrempée les traces d'une lutte récente.

« Plusieurs pas de chevaux étaient fortement empreints dans le sol, et je reconnus le sabot du cheval de celui que nous cherchions.

« Un arbrisseau voisin était brisé, et la terre, plus foulée autour du tronc, dénotait que là avait eu lieu une partie de la scène.

« Enfin, une plume toute semblable à celle qu'Humbert porte sur son feutre gisait à terre à demi enfouie dans une boue épaisse...

—Y avait-il des traces de sang sur la terre ? interrompit brusquement maître Eudes.

—Non, maître ; du moins ne l'avons-nous pas constaté ; mais, par la pluie torrentielle qui tombe, il est tout à fait impossible d'affirmer le pour ou le contre.

—Après ?

—Nous avons suivi minutieusement les traces dont je vous ai parlé.

« Celles du cheval d'Humbert s'arrêtaient près de l'arbrisseau et revenaient sur elles-mêmes dans la direction de Fécamp. Elles étaient parfaitement vives, et on sentait, à leur irrégularité, que le cheval était privé de son cavalier et entièrement libre dans ses allures.

« Les autres empreintes de sabot se dirigeaient sur la gauche vers un petit bois voisin des falaises.

« Sur la lisière de ce bois, une nouvelle lutte avait dû avoir lieu ; car, là encore, le sol était fortement piétiné et les plantes brisées tout autour.

« Après cela... plus rien !

—Comment ! s'écria le vieillard qui avait écouté ce récit avec l'attention la plus vive, comment ! les traces ne continuaient-elles pas ?

—Non, maître.

—Ni dans l'intérieur du bois, ni dans la plaine, ni sur la falaise, ni dans la vallée ?

—Nulle part.

—Voilà qui est étrange.

—Ce fut alors, continua Caméleon, que Reynold m'ordonna de courir aux grottes, de mettre tous nos hommes sur pied, et de fouiller le pays dans les environs d'Étretat, tandis que lui, Reynold, allait immédiatement battre les alentours de Fécamp.

Caméleon s'arrêta ; il avait terminé son récit et il attendait. Le vieillard paraissait en proie à l'émotion la plus forte :

—Puis, lui, Humbert ! murmura-t-il en rapprochant ses épais sourcils blancs par une contraction menaçante ; lui, à la merci de mes ennemis !... Impossible !... impossible !

« Notre secret mis en péril ! l'un de mes fils vaincu ! Cela ne saurait être ! cela ne se peut ! Mais, si cela était, malheur à ces femmes ! Je me vengerais sur elles !

Caméleon suivait d'un oeil scrutateur la marche des pensées qui se résistaient sur le front de maître Eudes, et un frêle sourire effleura ses lèvres, tandis que son regard ardent se reporta furtivement sur les deux jeunes filles.

Diane était toujours endormie, et Aldah, retombée en catalepsie, gisait inanimée sur le tapis.

A l'instant même où se passait dans l'intérieur de la grotte la scène que nous venons de rapporter fidèlement, une autre scène avait lieu un peu au-dessus de la crevasse servant d'unique entrée aux grottes souterraines.

XIII

LE PÊCHEUR

Lorsque Fleur de Pommier avait quitté son poste d'observation sur la crête des falaises et que quelques instants avant l'arrivée de Caméleon, il s'était aventuré sur le chemin périlleux conduisant à la crevasse, secondé par la tempête furieuse au tout de la corde à laquelle il se tenait cramponné, il avait cru voir d'abord, on se le rappelle sans doute, une forme humaine se dessiner brusquement au-dessus de sa tête, et lorsqu'il avait fait part à Tête de Loup de ce qu'il prenait pour une illusion, Tête de Loup avait dit à son tour avoir cru remarquer l'ombre d'une barque se dessinant au pied du rocher.

Tête de Loup avait-il vu réellement une barque ou avait-il pris quelque quartier de roc détaché par la tempête, quelque vague monstrueuse pour une embarcation, voilà ce que nous ignorons encore ; mais ce que nous sommes en mesure d'affirmer, c'est que son compagnon ne s'était pas trompé, lui, dans sa première conjecture.

C'était bien une forme humaine couchée à plat sur la falaise et dont la tête seule s'avancit au-dessus de l'abîme, que Fleur de Pommier avait entrevue à la lueur fugitive d'un éclair rapide.

Effectivement à l'instant où le veilleur se mettait en mesure de regagner les grottes, quittait la crête de la falaise pour se confier à la corde suspendue au long du rocher, au moment où, après avoir lancé un dernier regard sur la route de Fécamp, il disparaissait en descendant dans le gouffre, une touffe de grands plants à peu de distance s'était écartée doucement et avait découvert, caché derrière elle, un homme ag-nouille sur la terre.

Cet homme, revêtu d'un costume complet de pêcheur, portait les longues bottes venant jusqu'à mi-cuisse et avait la tête coiffée d'un large bonnet de laine, descendant jusqu'aux yeux, dérobait ainsi une partie du visage.

Après avoir écarté les branches de genêt pour permettre à ses regards d'explorer la falaise, l'homme était demeuré quelques instants dans la même situation ; puis, quittant la place qu'il occupait, il avait imité la manœuvre employée par Fleur de Pommier pour gagner le bord même de la falaise.

Rampant sur les mains et sur le ventre, il avait atteint l'endroit où était attachée la corde ; tirant de sa poche un couteau tout ouvert, il avait appuyé la lame sur le chanvre roidi par le